

## LA ROBE EN MIEL

Marie, quelques jours après le vernissage de son exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa, avait présenté sa dernière collection de mode automne-hiver au *Spiral* de Tokyo. Indépendamment du côté spectaculaire de certaines des robes créées par Marie dans le passé — la robe en sorbet, la robe en romarin et calycotome, la robe en gorgone de mer parée d'un collier d'oursins et de boucles d'oreilles de Neptune, et la robe en miel, apogée de cette dernière collection printemps-été —, Marie menait, en marge de la mode, sur un terrain conceptuel parfois proche des expériences les plus radicales de l'art contemporain, une véritable réflexion théorique sur la couture. Jouant avec la notion de haute couture, elle était revenue au sens premier du terme de couture, comme assemblage de tissus par différentes techniques, le point, le bâti, l'agrafe ou le raccord, qui permettaient d'assembler des étoffes sur le corps des modèles, de les unir à la peau et de les relier entre elles, pour présenter pour la première fois au début de l'année une robe de haute couture sans couture. Avec la robe en miel, Marie inventait la robe sans attaches qui tenait toute seule sur le corps du modèle, une robe en lévitation, légère, fluide, fondante, lentement liquide et sirupeuse, en apesanteur dans l'espace et au plus près du corps du modèle, puisque le corps du modèle était la robe elle-même.

La robe en miel avait été présentée au *Spiral* de Tokyo comme point d'orgue, révélation et acmé, du défilé de la collection printemps-été de Marie, le mannequin surgissait nu des coulisses et s'avavançait sur le podium vêtu de cette robe d'ambre et de lumière, comme si son corps avait été intégralement trempé dans un pot de miel démesuré avant d'entrer en scène, elle traversait le podium en se déhanchant au rythme d'une musique entraînante et rythmée, les talons hauts, les jambes fuselées, souriante, nue et en miel, accompagnée d'un essaim d'abeilles qui la suivaient à la trace en bourdonnant en suspension dans l'air, aimanté par le miel, tel un nuage allongé et abstrait d'insectes vrombissants qui accompagnaient sa parade et tournaient avec elle à l'extrémité du podium dans une embardée virevoltante, comme une projection d'écharpe échevelée vivante et grouillante d'abeilles qu'elle emportait dans son sillage au moment de quitter la scène.

Tel était le principe. En pratique, les difficultés s'étaient multipliées, et la présentation de la robe en miel au *Spiral* de Tokyo avait nécessité des mois de préparation, et la mise en place à Tokyo d'une petite équipe qui avait travaillé exclusivement à la préparation de la robe en miel. Dès le départ, il avait fallu choisir entre opérer avec un système de fausses abeilles téléguidées (et les propositions de haute technologie ne manquèrent pas de la part d'ingénieurs japonais), ou de faire appel aux abeilles d'une vraie ruche. Après un examen approfondi de la question, et de nombreux échanges de courriers électroniques entre Tokyo et Paris agrémentés de croquis et de schéma illustrés qui avaient parfois l'allure des sibyllines esquisses de Léonard de Vinci pour ses machines à voler, il apparaissait qu'il était techniquement possible, si ce n'est aisé, de faire voler un essaim d'abeille sur un podium de mode. Le principal point positif mis en lumière par les collaborateurs de Marie était que les colonies d'abeilles étaient parfaitement dociles et suivaient partout aveuglement leur reine (si, par exemple, une reine parvenait à s'échapper d'une ruche, toute la colonie la suivait dans la nature, et certains

apiculteurs n'hésitaient pas à mutiler les reines, en leur coupant les ailes, pour éviter de telles fuites collectives d'essaims). Lors d'un premier voyage préparatoire que Marie fit au Japon, son assistant lui avait arrangé un rendez-vous avec un apiculteur corse qui vivait à Tokyo, et Marie s'était retrouvée à déjeuner dans un restaurant d'un grand hôtel de Shinjuku avec un M. Tristani ou Cristiani (dont le prénom n'était rien moins que Toussaint), vêtu de tweed, de chevrons et de bordeaux, qui avait le poignet droit dans le plâtre et le bras en écharpe. C'était un homme sympathique, débonnaire, qui n'avait pas quitté du repas d'épaisses lunettes de soleil aux verres teintés qui tiraient sur le jaune qui cachaient un regard aigu, rusé et méfiant. Il avait fait savoir à Marie qu'il était enchanté de déjeuner avec quelqu'un de connu, même si lui-même, personnellement, — petit rire modeste ou simple quinte de toux — ne la connaissait pas ("oui, je suis très connue, mais personne ne le sait", avait souri Marie, c'est quand même le comble du chic de la notoriété). M. Tristani ou Cristiani aurait aimé marivauder davantage, mais Marie, qui n'avait pas l'habitude de badiner pendant les rendez-vous de travail, lui avait aussitôt exposé d'une voix décidée les grandes lignes de son projet. Il l'écoutait en hochant la tête, le poignet dans le plâtre, penaud, détachant maladroitement un filet de sole de sa main valide, puis, posant son couteau à poisson sur la nappe, il ramassait sa fourchette et avalait une bouchée d'un air douloureux, et même préoccupé, à l'idée de recouvrir un top-modèle de miel. *Piombu !* M. Tristani ou Cristiani n'apportait pas beaucoup d'éléments de réponse aux multiples interrogations de Marie, se contentant d'esquisser un geste éloquent de sa main valide pour éluder les questions avec une expression fataliste, et, reprenant son couteau à poisson, il se remettait à défaire longitudinalement son filet de sole en jetant à l'occasion un coup d'oeil rêveur sur le quartier administratif de Shinjuku dans la brume qu'on apercevait à travers la baie vitrée. Il était résolument perplexe, répondait à côté, ou évasivement, aux questions techniques précises que Marie avait préparées avec ses collaborateurs (agenda ouvert à côté d'elle sur la nappe, liste de questions, qu'elle cochait à mesure sans jamais obtenir le moindre renseignement utile), à croire que Toussaint n'y connaissait rien aux abeilles — ou que l'apiculture n'était pour lui qu'une couverture. Leur collaboration s'en était tenu là, ils s'étaient séparés au bas des ascenseurs à la fin du repas, et il lui avait offert un pot de miel avant de prendre congé, qui lui avait quand même donné l'idée d'un sous-titre pour le défilé, *Maquis d'Automne*. Finalement, elle avait travaillé avec un apiculteur plus artiste, un Allemand installé dans les Cévennes puis dans l'Hokkaido, légèrement homosexuel et follement amoureux d'elle, selon Marie (ou le contraire, une folle perdue), qui ne contredisait jamais personne et était prêt à faire ce qu'on voulait de ses ruches et de ses abeilles pourvu qu'on lui signât des dérogations et des dégagements de responsabilité pour les autorités sanitaires japonaises et qu'on lui offrît de substantielles indemnités. Il aurait peut-être été parfait, cet homme, s'il ne s'était adjoint les services d'un autre Cévenol germanique qui venait également de l'Hokkaido (une sorte d'illuminé qu'on ne trouve plus que dans le miel), qui se faisait fort de dresser la reine pour le défilé et en avait fait une démonstration ahurissante dans les bureaux de Tokyo de la maison de couture *Allons-y Allons-o*, devant tout le staff des collaborateurs japonais de Marie, designers et graphistes vêtus de noirs, avec de fines lunettes à monture en titane, des besaces en bandoulière croisées sur la poitrine, graves et sceptiques, réunis en arc de cercle devant une table à tréteaux vide, où, sans la moindre abeille, le gars leur avait fait un numéro inepte de dompteur de puces, comme dans une vieille plaisanterie, où le dompteur, égarant ses

protégées, les appelant par leur nom, les retrouvant, leur faisait faire des acrobaties et des triples sauts périlleux (tout le monde était ressorti de la réunion consterné, et Marie avait viré le type).

La préparation de la robe de miel avait également posé d'inédites et d'épineuses questions juridiques, de contrats et d'assurances. Lorsque, au terme d'un casting organisé dans les bureaux de Tokyo de la maison *Allons-y Allons-o*, le modèle fut choisi pour la robe en miel, une jeune Biélorusse d'à peine dix-sept ans, les avocats de Marie travaillèrent plus d'un mois pour mettre au point le contrat définitif avec son agence de mannequins de Shibuya contrat de plus de quinze pages qui contenait des quantités d'avenants et des clauses inhabituelle en raison de la spécificité de la prestation. Le mannequin fut invitée à passer plusieurs visites médicales, une de routine, et une supplémentaire, chez un allergologue pour s'assurer qu'elle n'était pas sensible aux piqûres d'abeille, et des tests furent programmés dans une clinique privée pour vérifier que sa peau pouvait supporter sans risque d'eczéma ou même d'irritation un contact massif de miel sur la totalité du corps. Les répétitions, jusqu'au dernier jour, eurent lieu sans les abeilles (la ruche voyagea par camion de l'Hokkaido quelques jours avant le défilé), et la tension monta d'un cran quand le podium fut installé. L'immeuble *Spiral* avait été entièrement réaménagé, le café et les boutiques fermés au public, et le podium, qui poursuivait l'ouverture des fameux escaliers en spirale du bâtiment, traversait le rez-de-chaussée et s'avavançait jusqu'à la rue, bordé de centaines de chaises en plastique noires de chaque côté pour les spectateurs. Toutes les baies vitrées, non seulement au rez-de-chaussée, mais aux étages, ainsi que les verrières, avaient été borgnolés par des draps noirs, et les dernières répétitions eurent lieu dans les conditions même du défilé, parmi les grandes tentures noires et les lumières des poursuites, le podium recouvert de bâches protectrices argentées, le mannequin, boudeur et appliqué, en maillot de bain deux pièces bleu pâle à fleurs jaunes et tennis blanches délacées, un ipod à la taille qu'un réseau de fins fils blancs emberlificotés sur sa peau reliait à des écouteurs dans ses oreilles, prenait une série de départs chronométrés par des assistants bardés de matériel informatique, des ordinateurs portables traînaient partout en coulisse, sur le sol du podium et abandonnés ici et là sur les chaises des spectateurs. Puis, elle accomplit un trajet complet à vide en partant des coulisses, sans miel et suivi de nul insecte, traversant le podium de son pas de défilé dans ses tennis délacés tandis que des électriciens juchés sur des échelles réglaient encore la position des projecteurs sur les rails de machinerie qui tombaient du plafond et que, derrière des consoles, parmi des enceintes, des moniteurs vidéos et des caisses argentées, les techniciens son réglaient le niveau de la musique qui accompagnait le défilé, l'interrompaient brusquement, la faisaient repartir par bouffés tonitruantes, qui n'avaient rien à voir avec ce qui se passait sur la scène.

Le jour du défilé, quelques minutes avant l'entrée en scène du mannequin de la robe en miel, régnait une effervescence de ruche dans les coulisses. Le mannequin était entièrement nu sur une bâche transparente, la peau lisse, le sexe intégralement rasé, elle ne portait qu'un string couleur chair d'à peine deux centimètres de large, et plusieurs maquilleuse débout à ses côtés travaillaient sur les parties de son corps qui resteraient découvertes pendant le défilé, couvrant son visage et ses mains de poudre de riz blanc rose qu'elles appliquaient à la houppette pour faire ressortir par

contraste sur sa peau l'ambre de la robe de miel qu'elle ne portait pas encore. Plus loin, un essaim d'assistants japonais mâles ou androgynes vêtus de col roulé noirs moulants, s'activaient comme des laborantins autour de la cuve en inox qui contenait le miel, glissant des éprouvettes dans la substance pour recueillir des échantillons dont ils étudiaient la couleur et la viscosité à la loupe, introduisant un petit thermomètre dans la cuve pour prendre la température du mélange afin que le miel eût l'exacte consistance souhaitée au moment de l'enduire sur le corps du modèle. Quand le mannequin fut prêt, étonnant corps épilé, les mains, la face et le décolleté poudré d'un blanc pâle et lunaire, les assistants, se mettant à l'ouvrage, commencèrent à la peindre de miel au pinceau, l'un agenouillé le long de sa cuisse avec une courte brosse en poils de martre, un autre debout sur un escabeau qui lui enduisait le dos et les épaules au rouleau, tandis d'autres encore lissaient le miel sur ses chairs, tapotaient délicatement sa peau avec des compresses de gaze fines et humides, et qu'une grappe de stagiaires entourant de toutes parts son corps immobile unifiaient la couche fraîchement posée à l'aide de gros sèche-cheveux en forme de pistolets, pour donner une ultime touche de sève et de laqué à la robe. Une habilleuse vint présenter en trotinant les chaussures à talons aiguille au modèle qui se hissa dessus, une jambe après l'autre. *Twenty seconds*, cria un assistant, et la tension monta encore d'un cran, on fit un dernier raccord coiffure au modèle, on se mit en place, l'apiculteur vérifia une dernière fois les mécanismes d'ouvertures de la ruche en bordure de la scène.

Et, alors, en une fois, au déclenchement de la musique, le modèle s'élança sur le podium et marcha comme dans un rêve, suivi de l'essaim d'abeille qui avait exactement pris son allure et son pas, la suivant sans trop s'approcher dans un bourdonnement magique de milliers d'hyménoptères qui couvraient les exclamations admiratives des spectateurs, c'était une réussite inespérée, d'une grâce et d'une beauté parfaitement calculée, le modèle avait atteint l'extrémité du podium, elle avait observé une légère pause marquée en se déhanchant, une main sur la taille, et elle était repartie en sens inverse, quand le miracle s'était produit, l'essaim d'abeilles avait pris le virage avec elle, avait tourné à son diapason au plus large en survolant les spectateurs par-delà le podium en provoquant de nouvelles exclamations admiratives, cela n'avait pas duré trente secondes et déjà le modèle revenait vers les coulisses, quand elle eut un quart de seconde d'hésitation devant les deux sorties qui se présentaient à elle — une à gauche et une à droite — et, se souvenant de la consigne particulière de sortir par la gauche pour permettre aux abeilles de rejoindre leur ruche, elle se ravisa pour changer de direction, et dans ce quart de seconde d'infime hésitation, tout s'écroula, le charme se rompit, elle sentit soudain le souffle bruyant des abeilles dans sa nuque, et elle trébucha, s'écroula par terre sur le podium, et ce fut, à la seconde, la curée, les abeilles fondirent sur elle et l'attaquèrent de toutes parts, la piquèrent sur tout le corps, sur les joues, dans les yeux, sur les seins, sur le ventre, sur le sexe, à l'intérieur du sexe, le mannequin recroquevillé par terre qui se protégeait des deux mains le visage et le sexe, se débattant, chassant les assauts des abeilles d'un bras dérisoire et impuissant, se redressant sur les genoux et fuyant à quatre pattes, mais retombant par terre, de nouveau vaincue, comme une torche vivante, immolée par les dards, qui se tordait de douleur sous les piqûres et se contorsionnait sur le podium, plusieurs personnes s'étaient jetés hors des coulisses pour lui venir en aide, des assistants affolés, impuissants, l'apiculteur

qui avait surgi comme un personnage de Grand Guignol, gauche, empêtré, avec un masque grillagé sur le visage et une combinaison de protection grise intégrale, des pompiers, un extincteur à la main, qui s'étaient mis en position au-dessus du mannequin, mais hésitaient à s'en servir de peur d'aggraver les blessures. Marie, alors, que tout le monde avait oublié, souleva le rideau des coulisses et fit son apparition sur scène, elle me raconta par la suite qu'elle ne savait pas ce qui lui avait pris, mais qu'elle savait que c'était exactement ce qu'elle devait faire, qu'elle n'avait rien à faire d'autre, qu'elle ne pouvait rien faire d'autre, elle avait traversé le podium jusqu'à son extrémité et elle avait salué la foule, comme si elle avait tout orchestré, comme si c'était elle qui était à l'origine de ce tableau vivant, le mannequin martyr disparaissant sous l'essaim des abeilles, entouré de multiples figures de douleur et de compassion figées, les visages européens, asiatiques, interdits, ralentis, arrêtés, comme dans une vidéo de Bill Viola, avec autour de la figure centrale écroulée au centre du tableau, les effigies casquées et lourdement costumées de l'apiculteur et des deux pompiers, qui se faisaient face et s'interrogeaient du regard, les genoux fléchis, leurs extincteur à la main, comme arrêtés à jamais dans leur geste d'urgence interrompu. Marie, plutôt que de se laisser vaincre par le destin et la fatalité, plutôt que de subir, avait revendiqué l'image, avait assumé le hasard, et était venue se présenter sur scène pour comme pour apposer sa signature sur la vie même, ses accidents, ses hasards et ses imperfections.

(version 25 juillet 2007)